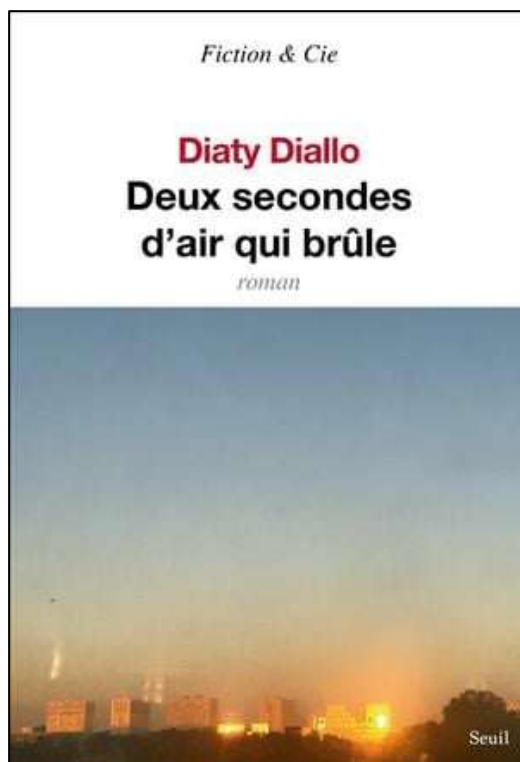




Diaty Diallo : *Deux secondes d'air qui brûle* (2022)

Racisme

Racisme ; Violence ; Police ; Banlieue ; Jeunesse ; Domination ; Menace ; Oppression ; Surveillance ; Injustice ; Revendication



Date de publication originale : 2022.

Pages : 176 p.

Langue d'écriture : Français. Œuvre traduite : Oui.



© Bénédicte Roscot

Résumé :

Dans un quartier de banlieue, une bande de jeunes partage un quotidien précaire fait d'amitié, de débrouille, de musique et d'une liberté toujours surveillée. Leur vie bascule lorsqu'un contrôle de police dégénère et que Samy est tué par balle. Ce geste, perçu comme l'énième manifestation d'une violence policière racialisée fait éclater une colère contenue depuis longtemps : les amis oscillent entre sidération, rage et nécessité de réagir tandis que le quartier s'embrase intérieurement. Au travers de la voix d'Astro, Diaty Diallo donne la parole à cette jeunesse souvent ignorée, vivant



sous le poids d'un regard qui la suspecte en permanence. L'autrice montre leur solidarité, leur lucidité et la façon dont l'injustice les pousse à se lever, ensemble, face à un système qui les brime et fait semblant de ne pas les entendre.

L'autrice :

Diaty Diallo, née en 1988 en France, est une autrice, artiste et performeuse dont le travail mêle poésie, fiction, musique et engagement politique. Avant de devenir écrivaine, elle a œuvré dans le secteur associatif et l'éducation populaire : ces expériences ont nourri sa sensibilité aux questions sociales et à la vie des quartiers. Diplômée d'un master en « Projets culturels dans l'espace public » et d'un second master en création littéraire, Diaty Diallo a développé très tôt une pratique artistique plurielle établissant des ponts entre la scène littéraire et la performance musicale. En 2022, elle publie son premier roman *Deux secondes d'air qui brûle* aux Éditions du Seuil. Elle collabore également avec des compagnies de théâtre ainsi que des projets d'écriture collective. Son engagement littéraire est renforcé par des résidences prestigieuses : elle a été accueillie dans le cadre du programme « Écrivain·es en Seine-Saint-Denis » en 2023-2024 et a également passé une résidence à la Villa Albertine. En 2025-2026, elle est boursière à la Villa Médicis pour un projet d'écriture ambitieux : une enquête biographique-fictionnelle autour des troubles sexuels, de la mémoire, de la transmission des traumatismes et de la cartographie du corps. Diaty Diallo s'affirme ainsi comme une autrice majeure de sa génération, chorégraphe des mots et militante de la transformation sociale à travers l'art.



Racisme :

Persona non grata et violences policières¹

« Les sirènes et les gyrophares, on n'y prête plus tellement attention. Ils sont jumelés aux bons moments. » (p. 31)

Deux secondes d'air qui brûle de Diaty Diallo est le récit enflammé que le narrateur, Astor – aussi appelé Astro –, un jeune de banlieue, fait des circonstances du décès de son ami Samy, abattu par un policier lors d'une course poursuite sans véritable fondement :

Et il [*i.e.* Samy] entend, croit entendre, dans son dos qu'on presse une détente et qu'on ouvre le feu. Trois fois, il entend, croit entendre, le feu s'ouvrir.

S'ouvrir le feu.

S'ouvrir le feu.

S'ouvrir le feu.

Une première balle atterrit dans la jambe droite de Bak qui hurle sous l'impact. Une deuxième pénètre l'espace entre l'omoplate gauche et la colonne vertébrale de Samy. Il sent le souffle de la dernière comme un secret au seuil de son oreille, juste avant que tout autour de lui s'assombrisse. (p. 57)

Dans un langage parlé et populaire² (dont l'usage augmentera considérablement après la mort de Samy, témoignage discret mais significatif de la colère grandissante de la communauté à l'égard de l'ordre établi³ – communion également soulignée par l'absence de signes typographiques qui viendrait différencier l'énonciation du narrateur des discours qu'il rapporte), Astro relate les différents événements qui ont précédé ce moment, de même que ceux qui le suivront. Se dessine alors un quotidien fait de surveillance raciste et de violences policières. Le récit s'ouvre en effet sur ce que faisait Astro lui-même au moment de l'événement tragique et, le moins qu'on puisse dire, c'est que son vécu n'est pas beaucoup plus reluisant, quoique moins funeste, que celui de son camarade. Le jeune narrateur se rendait en effet à une fête underground organisée, comme à son habitude, dans le parking souterrain d'un lieu appelé « la pyramide » et dont la description traduit d'emblée la nature de « nuisibles » qu'ont les enfants de l'immigration aux yeux de la population locale⁴ :

Je vais pénétrer dans le parking. L'odeur caractéristique des endroits sans soleil me saute au nez [...]. C'est l'odeur de la part qu'on nous laisse. Des mètres de trottoir, quelques bancs, des triangles d'herbe, des bouts

¹ La pagination indiquée est celle de l'édition suivante : Diaty Diallo, *Deux secondes d'air qui brûle*, Paris, Seuil, « Points », 2022.

² Que l'on retrouve aussi dans *Kiffe kiffe demain* (2004) de Faïza Guène, *Djinns* (2023) de Seynabou Sonko ou encore *Eunice* (2023) de Lisette Lombé.

³ « Il y a quelque chose à calmer ce soir. Ensemble. Quelque chose de dur qu'il faut soulager à défaut de guérir. Ensemble. Quand une personne est arrachée trop tôt à sa vie, la souffrance déborde de son foyer pour atteindre la rue. C'est une communauté qui a mal. » (p. 119-120)

⁴ La mairie souhaiterait d'ailleurs raser le lieu : « Quand on leur demande pourquoi ils veulent la détruire, la pyramide, ils répondent que c'est parce que les habitants ne l'aiment pas. Ce n'est pas vrai qu'on ne l'aime pas. » (p. 109)



de bois morts qu'on transforme en braise pour cuire la viande. Le moindre coffre de voiture est un possible sound system. On est débrouillards. On est joyeux. Mais nos réjouissances n'en sont pas pour tout le monde. Il y en a qui ne nous voient que comme les rejets brailards d'ascendants qui avaient au moins la délicatesse de la fermer. [...] [O]n vient là pour se poser à l'abri des regards des inconnus gênés par nous, et des procès-verbaux qu'on reçoit comme des spams » (p. 12 ; 14)

Dans ce lieu où les jeunes doivent venir se terrer et se cacher pour exister se nouent néanmoins des rencontres. Astor y rencontre Aïssa – une histoire d'amour naissante rapidement avortée par l'utilisation, sans sommation, de gaz lacrymogène :

Mon nez est submergé par l'odeur de ma peur et je sens mes jambes trembler. Je ne savais pas qu'il était possible de tomber amoureux en une heure. Je veux mettre ma tête dans son cou, aspirer son parfum pour chasser la crainte d'être ignoré. [...] L'odeur de ma peur s'estompe mais mon nez se met à piquer. À piquer puis brûler. Mes yeux à leur tour. Les murs ont repris leur gris. Je reconnais l'odeur, capte que l'espace de la fête est clos : on est dans la merde. Quelqu'un hurle qu'un barbecue s'est fait soulever là-haut, que ça embarque, qu'une grenade est tombée par les voies d'aération. Il faut sortir. [...] Je ne pense plus à ne pas perdre Aïssa. Je ne pense plus qu'au fait de mourir peut-être. Le gaz a envahi l'espace et créé un mouvement de foule. [...] Mon corps tout entier est pris de convulsions, mes poumons cherchent l'oxygène. Je ne peux plus respirer. Je m'agrippe à des poignets d'inconnus. Mon estomac se contracte, compulsif. Je vomis des boules d'air incandescent qui me consomment l'œsophage. La peau de mon visage brûle, comme frottée au piment. Une personne perd connaissance, poitrine infectée, elle me tombe dessus. Un silence surnaturel s'installe souligné par les spasmes, les reflux, les toux et les crachats. (p. 20-21)

Le corps à corps langoureux des danses est remplacé par la panique des mouvements de foules ; le bruit de la musique par le silence de l'angoisse ; le souffle de la liberté par l'air qu'on peine à trouver ; la promesse d'amour par la menace de mort⁵. Et tout cela, sans raison⁶ : rien, du moins, aucune qui, même si elles étaient sues, ne légitimeraient, contre de jeunes civils, l'utilisation d'armes chimiques qu'on hésiterait à utiliser en temps de guerre⁷. Comme le fait remarquer le narrateur : « Avant qu'un air toxique ne désoxygène le sang et les cerveaux, c'était une soirée tranquille. Presque chiante. » (p. 23). Diaty Diallo insiste d'ailleurs fréquemment tout au long de son récit, sur le quotidien banal, *a priori* inoffensif et en tout cas terriblement terne et ennuyeux de ces jeunes de banlieue : « Je suis posé sur un banc avec Issa et Demba. On discute, la vie tranquille. On observe les petits faire des ronds. Des ronds et des ronds sur deux roues entre les bâtiments. [...] Des ronds pendant des heures. » (p. 43) Force est d'ailleurs de constater que cette vie est tellement sans vague que les policiers doivent en réalité l'agiter : « Dedans [*i.e.* dans les voitures de police], il y a des mecs qui ont l'air contents d'être là, contents que les collègues aient enfin provoqué un peu d'action, leurs yeux à l'affût rencontrent les leurs » (p. 56). C'est d'ailleurs effectivement « Au dessus » que se déroulent les plus ignobles exactions du récit. Si *Deux secondes d'air qui brûle* se

⁵ « Ce qui procure de la joie ou du repos ne tient pas dans le temps, chez nous. » (p. 110)

⁶ Certes, dans « Le dessous », on consomme de l'alcool et de la drogue récréative.

⁷ « La lacrymo c'est vraiment un venin d'enfoiré de fils de pute. C'est-à-dire qu'un soldat ne pourrait pas en utiliser contre ses ennemis, sur un champ de bataille en temps de guerre, pas autorisé, mais par contre nous, ils nous en arrosent dès qu'on fait un pas de travers. Et même, dès qu'on a l'audace de sortir de chez nous, putain. » (p. 37)



construit autour du meurtre du jeune Samy, froidement abattu lors d'une course poursuite simplement pour avoir quitté, sur l'injonction de son frère Chérif⁸, les abords du terrain vague où la police procédait à des contrôles racistes humiliants⁹ et violents¹⁰, certains événements qui se sont produits en amont semblent encore plus exemplaires (et pourtant extrêmement similaires) comme le tabassage gratuit d'Issa qu'il importe de citer de façon plus ou moins extensive. « Déjà ça puait la mort », explique le narrateur, « C'était juste avant Samy, ça puait la mort, la fin, la moisissure, quelque chose qu'il faut jeter » (p. 67) :

Les gars avaient tendu leurs papiers sans rechigner, sauf Issa qui s'était permis de leur dire que c'était la troisième fois, que ça commençait à fatiguer un peu, qu'il y avait cent douze personnes autour mais que bizarrement c'était encore sur eux qu'ils s'étaient focal direct. [...] [J]'ai juré vous forcez avec vos amendes [...] des fois on reçoit des amendes on était même pas dans la rue ce jour-là, une fois j'ai reçu une amende, j'étais en vacances la vie d'ma mère, une fois j'ai reçu une amende, wAllah j'étais déjà en garde à vue les frères, c'est quoi ça ? [...] Issa avait continué à hausser le ton en leur demandant pourquoi ils avaient jamais rien à faire d'autre [...] qu'il y avait des femmes qui se faisaient violer dans le plus grand des calmes en ce moment même partout dans Paname mais que leur priorité c'était de les contrôler eux, les noirs et les arabes de cité. [...] L'agent, il n'avait pas du tout apprécié l'intervention, il avait aussitôt dit qu'apparemment ils avaient affaire à un excité et que le mieux serait alors de faire la vérification calmement au commissariat de secteur. Une fois au poste ça n'avait pas traîné à s'envenimer. Ils avaient vérifié son identité numériquement, et parmi les dossiers relatifs aux nombreux PV qu'on collectionnait tous ils avaient trouvé le nom de sa mère et fanfaronné des menaces l'impliquant défoncer, je suis sûr qu'elle aime ça le cul, les noires aiment toutes ça, ils avaient dit. Après, ce qu'il nous a raconté c'est chaud de le dire de nouveau. Il était totalement parti en vrille devant ce tableau d'insultes et les agents avaient démarré leur mission officieuse. Déshumaniser en cognant des gueules avec moins de respect qu'on cogne un sac de frappe dans un club de boxe. Ils avaient cogné tellement fort qu'il en avait perdu connaissance à plusieurs reprises, qu'il en avait eu une côte cassée. Ils lui avaient mis quelques coups dans la tête, pas trop pour éviter les marques, et surtout dans le torse et le mou du ventre. Une trentaine de coups peut-être, il avait renoncé à tenir les comptes. Une trentaine de coups. Minimum. Les gars s'étaient fait un festin. (p. 68-70)

⁸ « Samy aperçoit à travers les volutes grises le visage de Chérif et ses mains menottées. Leurs regards se croisent. Samy voit les lèvres de son frère bouger. Il n'entend rien mais sait – on sait quand on n'a jamais vécu un jour l'un sans l'autre – ce qu'il dit : toi et Bak, vous bougez, vous rentrez à la maison. » (p. 56) Remarquons néanmoins, comme le fait remarquer Astro, que Samy était quand même dans l'illégalité, conduisant une moto sans avoir le permis. Quoique cela ne justifie en rien la tournure dramatique des événements du récit, le narrateur souligne néanmoins ponctuellement (p. 14 *sqq.* ; 76-77 ; 83) que les actions des jeunes de la banlieue ne sont pas toujours légales. Dans tous les cas, *Deux secondes d'air qui brûle* met avant tout en lumière que, même dans la légalité, ces jeunes sont brimés et même violentés par les forces de l'ordre.

⁹ « Messieurs, il dit, vous savez très bien qui je suis, on s'est parlé hier et trois fois la semaine dernière. [...] On lui répond que ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. [...] On dit qu'on va procéder à des fouilles, de bien vouloir se mettre en ligne les mains contre le mur. Dans le groupe, ça monte un peu, ça balance des forcez pas, on faisait que manger des sandwiches, comme tous les soirs de l'été en vrai, il est où le souci. Dans l'autre camp, on n'apprécie pas les tergiversations. À celui qui a parlé on demande t'aime [*sic*] ça le débat, eh bien tu vas débattre sans ton froc, tu m'as l'air du genre à cacher des trucs profonds. Celui qui a parlé commence à sentir le vent tourner, avec le seum s'exécute, baisse son pantalon, plaque son front et ses paumes sur les briques rouges tousse quand on lui intime de le faire, ne réagit pas au sale nègre qu'il entend. Et dans sa tête il se demande, c'est quoi cette putain d'ambiguïté, c'est quoi qui se cache derrière tout ce zèle, du dégoût ou de l'envie ? Puis il pense mais ne le dit pas qu'à être obsédé comme ça par les fesses nues des jeunes trop bronzés » (p. 32-33).

¹⁰ « Du côté des gars, le fils tempête, remets une fois les mains sur ma daronne sale fils de pute, tu vas voir. On lui dit pardon ? on lui met une gifle, on lui dit qu'on n'a pas bien entendu, on lui en met une deuxième, on lui dit que la pute c'est lui, à défendre sa mère, que c'est lui, la pute de sa mère, et on lui force le bras en équerre dans le dos pour le descendre au sol, on lui presse des genoux entre les omoplates et sur sa trachée pour l'y maintenir, et d'une main au sommet de son crâne on lui écrase la bouche contre le bitume. » (p. 33-34)



Cet extrait parle de lui-même : contrôles ciblés, amendes injustifiées, détentions provoquées, violences verbales et physiques sur fond d'un racisme à peine dissimulé. Il ne fait pas bon vivre avoir la peau plus sombre dans cette fiction qui, finalement, ne l'est malheureusement pas tant¹¹. Sans légitimer aucun des actes de violences présents dans le roman, le récit explique ainsi en partie « l'acte terroriste » final de l'œuvre (du moins, le lexique choisi par l'autrice pousse à la considérer comme tel ; voir p. 147-151) : l'explosion de la pyramide – dont on rappellera qu'elle voulait de toute façon être rasée –, en signe de protestation contre les violences perpétrées par une communauté sur une autre communauté. Et aux gaz lacrymogènes, lancés au début du récit, aux trois balles perçant l'air et la peau de Samy, succèdent ainsi les trois « Boum » de l'explosion revendicatrice ainsi que les deux secondes d'air qui brûle :

Clic.

Le cœur de la terre, comme mille tonnerres joués en simultanément – un bruit phénoménal –, s'élève jusqu'à nous.

Boum.

Sous le sol, les amorces ont commis leurs étincelles, libéré le gaz comprimé dans les sacs.

Soufflée, explosée, la pyramide, depuis son intérieur ; creusé, le béton, sous le zéro, vers le moins un, vers le moins deux. [...]

Boum.

Un souffle, des comètes en fusion, de la terre vers le ciel.

Deux secondes d'air qui brûle. [...]

Boum. [...]

Pour que Samy ait ses étoiles d'enfant sous lui. (p. 153-155)¹²

¹¹ À la fin de cette œuvre, sous-titrée « roman », l'autrice mentionne néanmoins ses différentes sources dont « Mahamadou Camara, frère de Gaye Camara – tué par la police dans la nuit du 16 au 17 janvier 2018. » (p. 161-162)

¹² Remarquons toutefois, que finalement, cette violence ne résout rien : « Face à la fulmination, sur le toit, Chérif à mes côtés. Il regarde la terre se soulever. Mais dans son corps il ne ressent rien. Pas de pensées sous l'os du crâne. Un simple cri long. » (p. 155)



Pour aller plus loin

Marcu Ioana, « Banlieue en tension : entre oppression et explosion dans *Deux seconde d'air qui brûle* de Diaty Diallo », *Banlieues 2005-2025 : De la révolte à l'art* (dir. VITALI Ilaria), Marcerata, Eum, 2025, p. 145-164.

Diaty Diallo, « À un moment, je me suis demandé si la fiction était le bon outil pour raconter la violence », <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/diaty-diallo-ecrivaine-7227180>
(page consultée le 8 janvier 2026)